

<http://divergences.be/spip.php?article4259>



Les femmes dans le mouvement masculin

- Archives - Textes critiques - « La flamme brûle encore » - Chapitre 8 « Les associations anarchistes féminines sont-elles nécessaires ? » ou « Dans quelle mesure l'anarchie est-elle féminine ? » -



Publication date: vendredi 18 juillet 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Au cours du développement du capitalisme, au XIXe siècle, les femmes ont été de plus en plus nombreuses à être soumises au processus de production industrielle en Allemagne, en plus des hommes et parfois en concurrence avec eux, souvent utilisées par les entrepreneurs comme « armée de réserve industrielle » contre leurs collègues masculins. Si cela représentait déjà une double charge pour les femmes prolétaires, qui devaient généralement continuer à s'occuper seules des tâches ménagères, de la famille et de l'éducation des enfants, les exigences augmentaient encore dans le cadre du mouvement ouvrier organisé et du mouvement féministe : Les travailleuses, relativement peu nombreuses, qui s'étaient organisées dans les syndicats et au sein du SPD, puis plus tard dans la FAUD ou le KPD, etc., avaient désormais encore plus de charges à supporter. Ainsi, ce n'étaient pas seulement quelques femmes, mais surtout certaines femmes qui s'engageaient activement dans les organisations ouvrières et dans le mouvement féministe.

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH225/273bf5b63ddaa987c66b41e961f92696-c3616.jpg>]

Ouvrières

Les femmes qui ont assumé des fonctions au sein du KPD pendant l'entre-deux-guerres, par exemple, étaient presque sans exception célibataires, divorcées, sans enfants ou n'avaient pas plus de deux enfants... La situation n'était guère différente dans l'aile progressiste du mouvement féministe bourgeois...(1)

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH225/bornemann114__v-ardfotogalerie-3022f.jpg]

Ernst Bornemann

Ces phrases d'Ernst Bornemann s'appliquent également à l'anarcho-syndicalisme : Si seules quelques femmes étaient organisées dans le syndicalisme anarchiste, seules quelques anarcho-syndicalistes connues sous leur nom se sont manifestées activement et publiquement. Elles correspondaient exactement et sans exception au type décrit ci-dessus.

Ce que Bornemann constate ensuite pour le SPD et le KPD doit également être étendu à une grande partie des anarcho-syndicalistes : « *Avec une cécité étonnante, on a ignoré que le travail domestique ne laisse aux femmes qui travaillent aucun temps pour l'engagement politique, sauf si les hommes aident leurs femmes dans les tâches ménagères. Mais cette question n'a jamais été au cœur des débats partisans, ni au sein du SPD ni au sein du KPD.* »(2)

Parmi les anarcho-syndicalistes, « cette question » est tout de même devenue pendant un court temps le « *point central* » des débats â€” c'est-à-dire qu'elle a été mise en avant par des femmes anarcho-syndicalistes et quelques hommes isolés, contre la résistance de la majeure partie du mouvement.

Au début des années 1920, les plaintes des femmes contre les hommes qui « *sabotaient* » la participation de leurs femmes et de leurs filles à toute (!) organisation anarcho-syndicaliste se sont multipliées dans la presse anarcho-syndicaliste au début des années 1920.(3) Par exemple, le journal *Schöpfung* rapportait une réunion de femmes dans le quartier Flingern de Düsseldorf, où se trouvait une section de la FAUD :

Ici aussi, on a répondu à l'appel des associations féminines.... 124 hommes se sont présentés, mais seulement 21 femmes. Des hommes qui veulent renverser le monde ne sont pas capables de représenter les femmes pendant seulement deux heures. Mais ils savent très bien donner des leçons aux femmes. (4)

Cet article était exceptionnellement écrit par un homme. Cependant, ces accusations (auto-accusations) profondes étaient plus fréquentes que les appels masculins tels que celui « *aux femmes ouvrières de Ratingen* », où l'on pouvait lire :

Vous devez... vous débarrasser de votre sort indigne... en communauté avec les hommes. (Venez) à la réunion de

toutes les femmes et filles de nos camarades syndicalistes... Il est du devoir de chaque camarade d'envoyer sa femme, sa fille ou sa sœur à cette réunion (5).

Dans la pratique, les anarcho-syndicalistes de la région Rhin-Berg affichaient majoritairement le même « *antiféminisme prolétarien* » qui « régnait » dans les autres organisations ouvrières. Ce terme a une signification beaucoup plus large que ne le suggère son introduction par Thönnessen.

Tönnessen décrivait ainsi avec justesse l'attitude hostile de nombreux ouvriers à l'égard du travail des femmes dans les usines, qui se traduisait également dans la politique de la social-démocratie et des syndicats dans les années 1860 par une ignorance totale de la question féminine. Derrière la concurrence économique avec les ouvrières industrielles se cachait toutefois l'attribution des rôles, selon laquelle la place de la femme était au foyer.

[http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH225/517216-006_teaser-aebcb.jpg]

Femmes bourgeoises

Reprise de l'idéologie de la famille bourgeoise telle qu'elle était cultivée en Allemagne depuis le romantisme et le Biedermeier, cette conception était un bien commun des hommes bourgeois et des hommes prolétaires. Cependant, les familles ouvrières ne disposaient généralement pas du « *matelas* » financier qui permettait à certaines femmes issues de familles bourgeoises et nobles de s'affranchir quelque peu de la contrainte de se limiter à « *la cuisine, les enfants et l'église* », par exemple en employant du personnel domestique. C'est la misère matérielle qui a fait ressortir l'antiféminisme prolétarien de manière plus crue et plus directe que celui des hommes bourgeois.

http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L267xH400/friedrich_schiller-032498600541160-nm_large-d7cf8.jpg

Schiller

Ce n'est pas un hasard si c'est à nouveau Schiller, entre autres, qui a réuni les « *frères ennemis* » sur cette question. La « citation » suivante, légèrement déformée, était couramment utilisée dans les cercles bourgeois et prolétaires :

Honorez les femmes, elles tressent et tissent des chemises et des pantalons pour la vie masculine.

Beaucoup d'hommes n'avaient sans doute même pas conscience du cynisme de ces propos â€” peut-être les considéraient-ils même comme un véritable « *hommage* » aux femmes, telles qu'ils les voulaient.

E. Lucas a documenté une discussion typique dans ce domaine. Il cite les « *mémoires* » de l'ouvrier social-démocrate Moritz Bromme (1905) :

Nous apprenons ici que Bromme et sa femme ont six enfants âgés de 10 ans à 6 mois. La femme doit contribuer aux revenus du ménage ; elle recoud des tissus défectueux, souvent jusqu'au petit matin. Il n'est donc « pas étonnant », écrit Bromme, que les lits ne soient souvent faits que le soir, juste avant d'aller se coucher, même si je m'en suis souvent plaint avec colère. La femme répond par des reproches : « Tu passes 3, 4 ou 5 soirs par semaine à des réunions du parti ou de la coopérative, et tout cela coûte de l'argent, tu ne me laisses rien faire. D'autres hommes... aident beaucoup plus leur femme que toi, tu ne m'apportes que très rarement un seau d'eau. Tu rentres le soir, tu ne me parles pas, tu ne réponds que par des mots secs, tu écris, tu lis jusqu'à ce que tu t'endormes, puis tu brûles une bonbonbonne d'huile pendant la moitié de la nuit. Tu appelles ça le mariage. Le parti et tes bons amis, dont la plupart sont hypocrites, passent avant tout... (7)

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH314/hh-3786099337-917e2.jpg>]

Habitat ouvrier

Ce genre de situation n'était pas limité à la période d'avant-guerre ni au milieu social-démocrate – il peut être considéré comme représentatif des familles d'ouvriers radicaux et engagés. Le fils du « Reichsredner der FAUD » (orateur du Reich de la FAUD) d'Elberfeld, Hans Schmitz, raconte ses visites chez des familles anarcho-syndicalistes – enfant, il travaillait déjà dans la collecte de fonds et la vente de journaux :

Chez beaucoup, il ne se passait rien quand la femme était à la maison. Il n'y avait pas un sou et souvent, l'ambiance était tendue à cause du « syndicaliste » et des cotisations. Chez certains camarades, je n'allais que lorsque je savais que la femme n'était pas là. D'après les rares informations dont nous disposons, la « division du travail » était très répandue dans la vie quotidienne de la plupart des familles anarcho-syndicalistes : il faisait de la politique, elle s'occupait du ménage. Souvent, les femmes, surtout celles des anarcho-syndicalistes plus âgés, étaient encore religieuses ou, dans certains cas, se tournaient même davantage vers la religion par opposition à leur mari !

Si, dans la plupart des familles ouvrières, les femmes étaient considérées comme de simples « base d'approvisionnement », les hommes les considéraient plus tard dans les organisations ouvrières, au mieux, comme un phénomène marginal utile à€” les organisations féminines prolétariennes qui voulaient également s'occuper des intérêts spécifiques des femmes étaient considérées avec autant de méfiance par tous les partis ouvriers et syndicats, y compris la FAUD, que le mouvement féministe bourgeois. « *Une troupe auxiliaire non négligeable pour le parti* »(8) : c'est ainsi que le président du SPD de Düsseldorf, Peter Berten, voyait les femmes en 1906, ce qui était une position « progressiste » dans le Cadre de la ligne moyenne du parti sur cette question

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH289/img-2-small480-d8dee.jpg>]

Travail à domicile

Jusqu'en 1908, date à laquelle la modification de la loi sur les réunions publiques leva l'interdiction d'activité politique pour les femmes (mais pas pour les jeunes), les femmes proches du mouvement ouvrier étaient nécessairement organisées en dehors de la social-démocratie. La base masculine du SPD à Düsseldorf, traditionnellement « toujours à l'aile gauche du parti », s'est avérée être l'une des plus « ouvertes » du territoire du Reich : entre 1908 et 1914, la proportion de femmes au sein du SPD est passée de 11 % à 31 % ; en 1916, Düsseldorf comptait déjà une députée social-démocrate au Reichstag, Lore Agnes.(10) .

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L220xH265/lore-agnes-c1fe390c-bea4-4d81-b251-2a16c710b6a-resize-750-b9367.jpg>]

Lore Agnes

Outre quelques représentants du parti et des syndicats clairvoyants et moins antiféministes, de nombreux hommes organisés ont appelé à recruter des femmes, souvent dans le seul but de rétablir la « paix domestique » ou d'assurer l'éducation des enfants pour en faire de « bons sociaux-démocrates »(11) ou de « bons anarcho-syndicalistes ». M. Nolan résume cette attitude dans son étude « *Proletarischer Antifeminismus... am Beispiel der SPD-Ortsgruppe Düsseldorf, 1890-1914* » (L'antiféminisme prolétarien... à l'exemple de la section locale du SPD à Düsseldorf, 1890-1914) : « *Les hommes voulaient avant tout neutraliser l'influence négative des femmes non politisées, plutôt que de mobiliser le potentiel des femmes.* » (12)

Cette attitude n'a pas fondamentalement changé pendant la période de la République de Weimar et s'observait dans toutes les organisations ouvrières. Même au sein du KPD, on recrutait au mieux pour le parti, et l'organisation autonome des femmes n'était pas officiellement encouragée. « *L'Union rouge des femmes et des filles* » n'a pas

connu un essor dans les premières années de son existence parce que les ouvrières voulaient s'émanciper au moyen d'un uniforme, mais parce que le parti leur permettait de travailler sans recevoir d'instructions dans le cadre de la campagne d'expropriation des princes (1924/25). Par la suite, l'association a perdu de son importance.(13)

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH319/reich-3-1e5a1.jpg>]

Wilhelm Reich

Le débat sur l'émancipation des femmes, en particulier sexuelle, lancé par le mouvement féministe bourgeois, fut mené avec intensité dès le début par les anarcho-syndicalistes, puis à partir de 1929 environ par les communistes (influencés entre autres par Wilhelm Reich) ; au sein du SPD, cette question a été largement laissée de côté par la « gauche ». Avec la participation déterminante de femmes prolétariennes, le « mouvement socialiste de réforme sexuelle » a vu le jour et comptait « plus de 150 000 membres » en 1931 (14). Le KPD a cessé de le soutenir à partir de 1932 et W. Reich a été exclu du parti dans ce contexte. De nombreux libres penseurs et anarcho-syndicalistes prolétariens étaient actifs dans ce mouvement, notamment au sein du « *Bund entschiedener Sexualreformer* » (Union des réformateurs sexuels déterminés), qui militait entre autres pour le contrôle autonome des naissances par la diffusion de moyens contraceptifs et pour l'abolition des articles 184 (interdisant les écrits et articles servant à « l'usage obscène ») et 218. De nombreux anarcho-syndicalistes rhénans et bergais y jouaient un rôle de premier plan, notamment Ernst et Antonie Binder, Anton Rosinke et Johann Gerlach (Düsseldorf), Traudchen Caspers (Süchteln), Hans Schmitz, J. Steinacker, Paula Berger (Elberfeld) et bien d'autres encore.

Compte tenu de la domination sociale ininterrompue des hommes et des multiples contraintes qui continuent de peser sur les femmes prolétaires, il a été écrit que le mouvement socialiste pour la réforme sexuelle avait certes sans aucun doute accompli un travail d'éducation louable, mais qu'il, sous le prétexte de la libération sexuelle, avait asservi les femmes ouvrières encore plus profondément qu'auparavant. En effet, aux trois activités qu'elles exerçaient déjà – au foyer, à l'usine et au sein du parti – il en avait imposé deux autres : celle d'experte en satisfaction sexuelle et celle de « partenaire » de leur mari.(15)

Toutes ces conditions et tous ces obstacles à l'organisation des femmes prolétariennes avaient été imposés en grande partie par les hommes. Ce que constate Ulrike Prokop dans son étude sur le contexte de vie des femmes s'appliquait donc à tous les domaines du mouvement ouvrier dominé par les hommes : « *La femme (est) l'objet de la réalisation d'un objectif fondamentalement fixe... Cet objectif acquiert, par abstraction des personnes réelles et vivantes, de leur pensée et de leur volonté, une composante fautive et aliénée... Les stratégies autonomisées ne sont pas prêtes à intégrer les constellations historiques réelles... et les intérêts, mais surtout pas les résistances que la réalité quotidienne des sujets oppose à ces stratégies.*»(16)

La proportion de femmes dans les partis de gauche et les syndicats était donc globalement faible. Ainsi, l'évolution du nombre d'adhérents aux syndicats libres montre que les femmes représentaient 1,84 % des membres en 1892, 9,92 % en 1914 et ce n'est qu'en 1915 (de nombreux hommes étaient à la guerre et un nombre croissant de femmes avaient trouvé un nouvel emploi dans la production de guerre !) que leur proportion a bondi à 14,85 %, pour atteindre un pic de 25,11 % en 1918, avant de redescendre rapidement pendant les années de la République de Weimar, jusqu'à 14,21 % en 1930. (17)

Un autre chiffre comparatif donne un exemple de la proportion de femmes dans la population active totale et est révélateur de l'argument encore avancé à l'époque par les hommes, selon lequel les femmes auraient « pris les emplois » des hommes.

Ainsi, en 1925, il y avait 4,3 millions de femmes de plus que dans la population en 1906. Mais seules 2,9 millions de femmes supplémentaires avaient un emploi (y compris les « aides familiales »), alors que dans le même temps, la population masculine n'augmentait que de 3,0 millions et le nombre d'hommes ayant un emploi de 3,8 millions.(18)

Même si les femmes prolétaires n'étaient que très peu syndiquées ou organisées politiquement, elles constituaient néanmoins un facteur politique important depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Le vote majoritairement conservateur des femmes dans les dernières années de la République de Weimar (ainsi que la baisse de la participation électorale féminine) contrastait avec une participation électorale de près de 80 % des femmes ayant le droit de vote lors des premières élections au Reichstag après 1918,(19) dans lesquelles les ouvrières et les femmes de travailleurs ont voté « *largement à gauche* », principalement pour le MSPD et l'USPD selon Bornemann, « *le boycott électoral du KPD (et des anarcho-syndicalistes) ne les intéressait pas, car elles avaient lutté avec l'ensemble de la classe ouvrière pour le suffrage universel* ». (20)

Il existe sans aucun doute ici un autre fossé entre les femmes intéressées par la politique et l'anarcho-syndicalisme. Pour la FAUD, la participation au parlementarisme était hors de question par principe, tandis que le boycott des premières élections au Reichstag par le KPD resta un épisode isolé : le parti comprit très vite qu'il devait s'adapter tactiquement au droit de vote.

Au-delà de cela, les femmes prolétaires faisaient toutefois de la « politique » à leur manière : elles s'entraidaient pour survivre, en cas de mort-nés, d'avortements... Lors des vagues d'inflation, elles organisaient spontanément des « émeutes », prenaient d'assaut les étals et les magasins, achetaient à des prix qu'elles fixaient elles-mêmes ou s'approprièrent le nécessaire sans payer... Tout cela sans plans, sans dirigeants, sans organisation... (21)

La participation prépondérante des femmes ouvrières aux émeutes dites « alimentaires » est précisément liée à leur rôle direct de souche dans la famille. Des exemples de telles luttes sont rapportés principalement dans les dernières années de la Première Guerre mondiale, où les femmes prolétaires avaient une conscience accrue de leur valeur en raison de leur position de travailleuses dans les usines d'armement, entre autres, et de l'absence des hommes ; ainsi que pendant la période d'inflation de 1923. R. Treiber se souvient par exemple de « *l'hiver de la faim* » de 1916/17, *lorsque les femmes de la Rethelstraße à Düsseldorf ont pris d'assaut la boulangerie industrielle locale et distribué le pain aux familles*. « Lore Agnes était également présente, mais elle n'a pas participé. Tout cela était complètement spontané. Ils ont ensuite arrêté Lore Agnes, alors qu'elle était députée au Reichstag à€" *elle n'avait pourtant vraiment rien à voir avec cela.* »

Ces formes spontanées d'« action directe » étaient activement soutenues par les anarcho-syndicalistes et initiées par de nombreuses femmes et hommes anarcho-syndicalistes. Hans Schmitz (jun.) raconte l'année 1923, marquée par l'inflation : *Il arrivait parfois que nous, les enfants, soyons réveillés en pleine nuit. Les femmes avaient intercepté du pain ou des pommes de terre dans un convoi de denrées alimentaires. Une fois, il y avait même beaucoup de volaille, qu'il fallait manger très vite pour que la police ne la trouve pas lors des rafles.*

Les femmes des mineurs ont joué à plusieurs reprises un rôle particulier. Comme à Hamborn et à Mülheim/Ruhr, elles étaient en grande partie syndiquées entre 1919 et 1921. L'écrivain Heinrich Teubert a décrit l'engagement des femmes de cette région et la situation particulière dans les bassins miniers :

Dans les bassins miniers, presque toute la population masculine travaille aux puits. Les mineurs vivent dans des maisons serrées les unes contre les autres, et un tiers d'entre eux sont toujours dans la mine. Il arrive donc que la femme d'un mineur sache à presque toute heure de la journée qu'un membre de sa famille est en danger : son mari le matin, son fils l'après-midi, son frère ou son père pendant le service de nuit. Le fait de partager les mêmes soucis crée un sentiment de communauté entre les femmes des mineurs... La promiscuité des quartiers miniers favorise la solidarité des femmes avec les hommes en grève et lock-outés, ce qui est difficile à obtenir dans d'autres groupes professionnels dont les membres vivent dispersés. Il n'est pas rare que les femmes s'impliquent activement dans les luttes des hommes et, en tant que piquets de grève et dans des occasions similaires, elles obtiennent souvent plus que les hommes. On constate alors presque toujours que la femme, une fois convaincue du bien-fondé de sa cause, développe une énergie extraordinaire et fait honte à plus d'un homme. Lors de la grève de la Ruhr en 1912, de nombreuses femmes ont été condamnées par la justice, certaines à des peines de prison, pour avoir frappé, jeté des pierres et insulté des briseurs de grève. Le lock-out général des mineurs de la Ruhr en mai 1924 a également vu défiler des compagnies entières de femmes piquets de grève, armées de bâtons, qui interpellaient les travailleurs volontaires sur des chemins détournés et les renvoyaient chez eux. Cela avait un aspect étrange, surtout au moment du changement de l'équipe de nuit, lorsque les femmes arrivaient de leurs villages avec des lanternes allumées et encerclaient les mines dans un large périmètre.(22)

Bornemann évoque non seulement ces formes militantes de la politique féminine, mais aussi les formes « discrètes » de l'entraide entre voisines, de la garde d'enfants, des soins aux malades, etc. :

Si l'historiographie masculine en sait si peu et en parle si peu, c'est en raison d'une conception masculine de la politique qui s'oriente vers les organisations autorisées par l'État et ne voit que la sphère de production profitable au capital, ignorant purement et simplement la sphère de reproduction, sans laquelle la production est inconcevable, comme « privée » ou « improductive ». (23)

On aurait pu s'attendre, compte tenu de l'esprit et des revendications des anarcho-syndicalistes, à ce qu'ils soient plus ouverts à une politique féminine autonome que les autres organisations ouvrières. En réalité, les associations organisées et indépendantes de femmes ouvrières anarcho-syndicalistes n'ont vu le jour que pendant une courte période et au prix de grandes difficultés au sein de leurs propres rangs.

PS:

- 1) Bornemann, Ernest (éd.) : *Arbeiterbewegung und Feminismus (Mouvement ouvrier et féminisme)*, Francfort/Berlin/Vienne 1981, p. 58
- 2) *ibid*
- 3) Par exemple, citation littérale tirée du « *Mitteilungsblatt* » (bulletin d'information) de la *Berliner Arbeiterbörse* (bourse du travail de Berlin) du 5 mars 1921 (IISG Amsterdam)
- 4) *Die Schöpfung*, année 3 (1923), n° 9
- 5) *Die Schöpfung*, année 3 (1923), n° 27
- 6) Thönnessen, W. : *Emancipation des femmes*, p. 5/6
- 7) Lucas, E. : *Vom Scheitern du mouvement ouvrier allemand*, p. 45
- 8) Nolan, Molly : *L'antiféminisme prolétarien. Illustré par l'exemple du groupe local du SPD Düsseldorf, 1890-1914*, dans : *Frauen und Wissenschaft. Contributions à l'université d'été berlinoise pour les femmes, juillet 1976*, Berlin, p. 370
- 9) *ibid.*, p. 360
- 10) R. Treiber
- 11) *Le social-démocrate de Düsseldorf Miouow*, cité d'après Nolan, p. 370
- 12) *ibid*
- 13) Bornemann, p. 58
- 14) *ibid.*, p. 56
- 15) *ibid*
- 16) Prokop, Ulrike : *Le contexte de vie féminin, de l'étroitesse des stratégies et de l'inadéquation des désirs*, Francfort, 1980, p. 42
- 17) Lossef-Tillmanns, G. (éd.) : *Frau und Gewerkschaft (Les femmes et les syndicats)*, Francfort, 1982, p. 42
- 18) Träger, Annemarie : *Die Dolchstoßlegende der Linken : Frauen haben Hitler an die Macht gebracht (La légende du coup de poignard dans le dos de la gauche : les femmes ont porté Hitler au pouvoir)*, dans : *Frauen und Wissenschaft (Les femmes et la science)*, p. 332
- 19) *ibid.*, p. 346
- 20) Bornemann, p. 55
- 21) *ibid.*, p. 55
- 22) Teuber, H. : *Bergmannsfrauen*, cité d'après E. Lucas : *Zwei Formen des Radikalismus*. p. 65/66
- 23) Bornemann, p. 54